

ANDREW JACKSON

Vous autres Neo-Orléanais, étant Louisianais et Américains, quand vous passez sur la place Jackson, un charmant jardin à cette heure, une Place d'Armes historique autrefois, est-ce que vous ne saluez pas le général Jackson librement assis sur son cheval de bronze? Car la statue est équestre, et l'homme et le cheval sont en bronze, placés sur un piédestal en granit. Mais si vous ne le saluez pas, vous auriez certainement tort. Vous seriez plus impolis que le général lui-même, qui a la tête nue et qui tient son chapeau à la main. Car, c'est ainsi, après avoir battu les Anglais le 5 janvier 1815 et sauvé la Nouvelle-Orléans, que le général Jackson entra dans la ville sauvée en saluant les dames et le peuple reconquissant. C'est que c'était véritablement un sauveur, ce général Jackson. Car ces Anglais, que nous nommons aujourd'hui nos bons cousins, ne paraissent pas être venus en Amérique et en Louisiane avec des intentions tout à fait bienveillantes, et ils ne s'étaient point, autant que possible, rapprochés de la Nouvelle-Orléans, pour en admirer la population féminine. Ou prétend même, comme ils avaient une flotte, une armée et des armes, que les Anglais de Packenham venaient pour conquérir, pour prendre et pour ne pas rendre, selon leur noble habitude, et que la Nouvelle-Orléans, ville déjà importante, serait tout naturellement leur première conquête, avec le fleuve Mississippi comme conséquence. Quant à ceux qui savent l'anglais, langue honnête pourtant et pudique, ils prétendent que le beauty and booty des soldats de Packenham n'indiquait aucunement le respect à la propriété et l'hommage aux dames. Mais plutôt la voracité du pillard et la brutalité du soldard. Seulement, Jackson, qui ne l'entendait pas ainsi, donna aux Anglais une leçon qui ne leur permit point de mettre à exécution leur honnête projet et de s'honorer d'une victoire qui fut une honteuse humiliation. Entre nous soit dit, les Anglais n'avaient pas volé la leçon.

Vous autres aussi, Français de la Nouvelle-Orléans, car il y a encore des Français dans cette ville qui fut française et qui porte un nom français, vous pouvez également, quand vous passez sur le square Jackson, saluer poliment le vieux général de bronze. Il y eut des Français à la bataille de la Nouvelle-Orléans, en 1815. Il est bien vrai que le président Jackson est un petit différend avec le gouvernement français; mais la difficulté, de peu d'importance, fut facilement réglée. Ce n'est pas l'Américain Jackson, enfant enthousiaste et ardent aux jours de la Révolution américaine, tout plein d'admiration pour ceux qui ont été les héros de cette Révolution et qui l'avaient entrepris dans la gloire enflammée des batailles, qui aurait voulu une guerre avec la France. Une telle guerre avec la France lui semblait sacrilège. Il y aurait eu du crime dans une semblable guerre. L'his-

toire était encore trop récente et trop vivante. Le temps de l'oubli n'était pas venu, et Lafayette vivait encore. Puis, Jackson lui-même avait de la mémoire, du cœur et du patriotisme. Il n'avait point oublié et ne voulait point oublier. Est-ce que les hommes braves, vraiment braves, qui ont un lâcheté, ne leur est-elle pas une chose inconnue? Ils savent que la reconnaissance honore ceux qui en font une vertu. Non, en vérité, une guerre entre les Etats-Unis et la France n'était pas possible, et l'idée même à cette époque, avait quelque chose de révoltant. Et n'est-ce point Jackson lui-même qui, dans son admiration pour la France, disait que "tout homme à deux patries, la sienne d'abord et la France ensuite"? Croyez-vous qu'on puisse rendre à un pays un plus bel hommage que celui-là, et pensez-vous que Jackson ait jamais l'idée de le rendre à l'Angleterre? Car Jackson n'a guère aimé les Anglais, tout au moins l'Angleterre. C'était, du reste, le sentiment général du peuple américain à cette époque, et le peuple américain y avait parfaitement droit. L'Angleterre, dite mère-patrie, mais en réalité mère comme toutes les nations marchandes, ne pouvait pas s'attendre à la reconnaissance de ses anciens colons, et les Etats-Unis d'une jeune république et d'une couronne démocratique, très fière d'une liberté bravement conquise; devaient connaître assez l'Angleterre pour se méfier d'elle et ne l'aimer qu'à distance. Seulement, comme Jackson avait toute la fermeté d'un caractère et toute l'énergie d'un tempérament, ne sachant point aimer ou détester médiocrement, ses sentiments anti-anglais étaient encore plus vifs et plus prononcés que chez tout autre Américain. Il n'était point de ceux qui oublient, nous nous en souvenons.

Et si le peuple américain, reconnaissant comme doit l'être un vrai peuple, fit du général Jackson un Président des Etats-Unis, c'est que le général Jackson, en remportant la victoire de la Nouvelle-Orléans, avait non seulement sauvé cette ville du pillage des Anglais, mais encore mis fin à une guerre qui pouvait être longue et désastreuse pour les Etats-Unis jeunes encore et incertaines pour leur avenir. Le Mississippi devenu anglais, que devenaient les Etats-Unis? Le peuple américain, du reste, en élisant Jackson président, savait qu'il ne se trompait pas, et il rendait justice au caractère de l'homme, à sa volonté, à sa fermeté, à son énergie et à son patriotisme. Car il ne pouvait pas douter du patriotisme de Jackson. Les preuves de ce patriotisme étaient vivantes et éclatantes, et Jackson pouvait être placé parmi les grands hommes et les héros de la Révolution américaine. Washington vivait lui au-

rait serré la main, et Jefferson lui aurait dit: "Tu as raison." Car Jackson, qui n'avait dans ses veines ni sang royal ni sang aristocratique, mais un bon sang américain, ardent et généreux, a été un démocrate résolu, ferme, constant, qui ne tergiversait pas, qui ne connaît pas trois chemins, qui va droit au but et qui l'atteint. Mais de quelle race était-il? Car on parle beaucoup de races en ces temps? Andrew Jackson était-il de la race de ceux qu'il défit à Chalmette? Etait-il Anglo-Saxon comme Roberts, Buller et les magnifiques héros anglais qui, dix contre un, au nom de l'admirable civilisation britannique et de l'humanité reconnaissante, écrasent en ce moment la dernière légion des Boers du Transvaal? Car elle est positivement admirable, n'est-ce pas? Cette civilisation britannique ou anglaise. Si elle n'a pas encore conquis le monde, elle est certainement en voie de le conquérir. Les Etats-Unis eux-mêmes, se disant républicains et se croyant démocrates, sans doute parce qu'il leur reste un nom et une Constitution, ne sentent-ils pas l'infiltration anglaise dans leurs corps politiques, social et moral par la langue, par la presse, par les idées, par les doctrines, par les mœurs, par les finances, par les syndicats, par les relations aristocratiques et ploutocratiques, par des mariages où le milieu veut conquérir la noblesse sans valeur, peut-être même par des alliances d'un caractère plus dangereux et que Washington appelait *entangling alliances*? Le président McKinley doit en savoir quelque chose. Mais l'Anglais n'est plus l'ennemi. C'est l'ami, l'ami qui flatte, qui loue, qui vous porte aux nues et qui vous embrasse à tout propos, par devant et par derrière. C'est le bon cousin, l'excellent cousin, le frère même. Et Victoria, reine d'Angleterre, impératrice des Indes et sultane du Transvaal, célèbre le 4 Juillet de l'Indépendance américaine. N'est-ce pas très généreux de sa part? A quoi bon les raucées, et pourquoi ne pas enterrer les choses passées? Ne vaut-il pas mieux s'aimer dans le présent, se prêter fraternellement la main et se faire un avenir glorieux de domination sur le monde par une civilisation du même nom, de la même langue et de la même caractéristique? Oui, si l'Anglais, dans cette domination et dans cette civilisation du XXIe siècle, occupait le premier rang, ce serait encore naturel, et il ne faudrait pas s'en étonner, puisqu'elle est la plus ancienne et qu'elle est la plus ancienne, la plus énergique, la plus entreprenante, la plus courageuse, la plus généreuse et la mieux douée de toutes les races humaines! Le *Piedigine* l'a dit. Mais c'est d'Irlandais et d'Ecossais que descendait Jackson. Andrew Jackson était donc Celte. J. GENTIL.

L'IMPERATRICE DES ROSES.

Ceci pourrait être un conte d'Orient, un de ces contes poétiques et mélancoliques qui se disent les soirs d'été, la chaleur du jour passée, sur les terrasses de Bagdad. Et pourtant ce n'est ni un conte, ni une histoire bien ancienne. Le nom de l'héroïne est encore dans toutes les mémoires et l'aventure languissante qui fut sa vie est connue de tous les cœurs. L'Impératrice des roses! qui ne connaît sous ce titre authentique et sous le rappel des fleurs qui lui furent si chères, l'Impératrice Elisabeth d'Autriche, morte si tragiquement? On a écrit, à propos de cette mort, quelle était d'une famille prédestinée aux suicides et aux assassinats, comme aux accidents tragiques... Laissons ces questions d'hérédité et de fatalité, letons un regard sur la pauvre victime et parlons de sa passion extraordinaire pour les roses. C'est dans cette passion en effet qu'il faut voir comme le prétexte de sa destinée bien plus que dans la fin terrifiante de ses prophètes et de ses enfants. La rose est la fleur sanglante. Quiconque l'aime rêve de sang. Les orientaux en ont fait l'emblème du baiser qui parfois se change en morsure. Les martyrs chrétiens, quand le sang coulait de leurs blessures, croyaient être fleuris de roses surmaturelles; et c'est du sang de Vénus que les Grecs faisaient naître la rose. L'Impératrice Elisabeth aimait les roses avec ferveur. On peut dire que, vers la fin de sa vie, quand elle errait, comme une ombre un peu de pays en pays, de site en site, ce fut là sa seule passion, et le seul but de ses voyages. Roses de Provence, roses d'Italie, fleurs éclatantes et superbes au soleil, roses de Savoie, plus pâles, du voisinage des neiges, roses de Sicile, opulentes et chargées de soleil, roses d'Ecosse, roses d'Espagne, elle les connaît toutes, les respire et s'enivre de leur parfum. Parmi les rares livres qu'elle emportait dans ses voyages, un exemplaire de Henri Heine était son favori. Elle voua un culte à ce poète qui chanta les roses et c'est par ses soins qu'on entreteint la tombe du poète à Paris. Elles étaient vraiment dignes de se comprendre ces deux âmes: l'une, l'Impératrice, aussi ardente, aussi pure, en même temps que les roses les plus enflammées, l'autre, le poète qui voulait qu'on mit simplement sur sa tombe: "Il aimait les roses de la Bretagne". Après des voyages inquiets, des recherches et des tournements, Elisabeth d'Autriche travailla parfois le repos dans l'île de Corfou. Là, sa fantaisie avait fait bâtir sur un monticule un petit temple grec. Elle s'y rendait et, de la balustrade, ses yeux parcouraient au loin la mer des Cyclades, bleue et blanche, ou, au-dessous d'elle, une autre mer rouge et comme incendiée d'immenses champs de roses qui couvraient le monticule et la plaine et qui, sous le soleil, éva-poraient leurs âmes embaumées. Pensait-elle à ces matinées solitaires dans l'île de Corfou, à ses roses, à leur parfum, quand sur la rive du lac de Genève elle défailit frappée pour d'obscures haines politiques? Peut-être la vision familière de ses fleurs ché-

LE SHAH CHEZ LUI

Le shah habite à Téhéran un vaste édifice, qui s'appelle l'Ark; on y accède par des portes monumentales; sur l'une d'elles des musiciens et des danseuses saluent le lever et le coucher du soleil. Au milieu de l'Ark se trouve un vaste jardin carré, planté d'arbres, de platanes gigantesques, fleuris d'une profusion infinie de roses, parcouru par des rigoles de bronze bleue qui aboutissent à des bassins limpides. Tout le long du jour des serviteurs parcourent les allées, ramassent les feuilles mortes et redressent les tiges courbées. Tout autour de ces jardins se dressent toutes sortes de palais: le palais du Soleil, la chambre des Brillants, toute décorée de glaces et de cristaux, l'orangerie qu'un ruisseau traverse dans une rigole de marbre blanc, le palais des Ventilleurs, à demi occupé par une volière, les ateliers de taille des diamants, le musée. Le musée est un mélange extraordinaire; les plus prodigieuses richesses s'y trouvent près des objets de la boutique à treize; trois vases de verre blanc, comme ceux où l'on élève les poissons rouges, sont remplis l'un de perles, l'autre de gemmes, le dernier de diamants. Les trônes des Poux, tout en or et en gemmes, avec un gros diamant qui figure le soleil, voisinent avec un méchant portrait de Napoléon III. Tous les palais sont semblables et vides. La journée du shah est éternellement la même. Il travaille le matin. Il déjeune entre onze heures et midi. A ce moment, sa gravité orientale s'atténue; le premier interprète lui lit les lettres journalières françaises et sa Majesté daigne rire. Le repas terminé et la pipe fumée, les ministres se retirent, et le monarque reste en tête à tête avec ses chambellans, qui le divertissent jusqu'à quatre heures. A quatre heures, le shah ouvre la porte des voluptés et pénètre dans le palais des femmes. Un joli pavillon à deux étages, ajouré, sculpté et surmonté d'une terrasse dont la balustrade est ornée de pots de fleurs, abrite le sommeil du souverain, qui est veillé par deux de ses femmes. Ainsi s'écoule la vie monotone de Mozaffar. Ainsi s'écoula la vie de son père. Mais, quand l'été a rendu brûlant l'air sec de Téhéran, le souverain et sa cour s'en vont, en longues caravanes, dans les villes des montagnes. Ils campent sous la tente, dans un verger traversé par une eau vive. Le shah voyage à cheval ou dans une voiture traînée par des chevaux dont la queue est teinte en rouge. Ses courriers ont une redingote verte. Sa tente est rouge au milieu de toutes les tentes blanches. La caravane se dirige vers les endroits peuplés de bouquins, de moutons, de tigres et de panthères. Sa Majesté s'attaque de préférence aux animaux qui ne se laissent pas fuir sans protestation. Il va à eux, les tire fort frénétiquement, les manque rarement, et en appelle volontiers au couteau de chasse. Menagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Abbita donne un appétit d'ours.

AVIS - Capitalistes et à Ceux qui Veulent Faire des Placements d'Argent. Le Bureau de Liquidation de la Dette de Ville de la Ville de la Nouvelle-Orléans, dans l'Etat de la Louisiane. Etats-Unis d'Amérique, en vertu d'un privilège spécial accordé par la Constitution et les Statuts de l'Etat de la Louisiane, recevra jusqu'au SAMEDI, 15 DÉCEMBRE 1900, A MIDI, des soumissions cachetées pour l'achat de "BONS D'AMÉLIORATIONS PUBLIQUES" de la Ville de la Nouvelle-Orléans de mille piastres chacun, datés du 1er juillet 1890, avec intérêt payable semi-annuellement, courant pendant cinquante ans, sujets à être rappelés après le 1er juillet 1942, payables en monnaie légale des Etats-Unis. L'intérêt et le principal étant garantis par des taxes spéciales imposées à cet effet. Le principal de ces bons sera consacré à la construction de systèmes publics d'eau, égouts et dessèchement (sewerage and drainage) de la Ville de la Nouvelle-Orléans. Le montant de bons devant être vendus et le taux d'intérêt qu'ils porteront dépendent des soumissions. On ne considérera aucune soumission n'étant moins de pair et de l'intérêt accru par les bons ou qui demande un plus fort taux d'intérêt que 4 pour cent ou un intérêt au-dessous de 3 pour cent. Seize millions de bons seront vendus si un intérêt de 4 pour cent est offert; quatorze millions si 3 1/2 pour cent est offert et douze millions si l'intérêt proposé est de 4 pour cent. Les acquéreurs auront à prendre les bons de temps à autre, après un avis de sixième jours et à les payer suivant la demande qu'en fera la Commission de l'Eau et des Egouts. Vingt pour cent de chaque soumission acceptée seront livrés aussitôt que les bons seront imprimés et signés. Une soumission pour moins de cinq bons ne sera point considérée. Le Bureau de Liquidation de la Dette de la Ville et le Conseil de la Ville se réservent le droit de rejeter l'une quelconque ou toutes les soumissions. Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque certifié de trois pour cent du montant des bons pour lesquels on a soumissionné. Les chèques des soumissionnaires reçus seront immédiatement rendus à qui de droit; ceux des soumissionnaires heureux seront gardés et affectés au paiement de la première livraison des bons. Toutes les soumissions devront être ratifiées par le Bureau de Liquidation et par le Conseil de la Ville de la Nouvelle-Orléans. Des détails complets relativement à tout ce qui concerne cette annonce peuvent être obtenus dans les brochures que l'on aura en s'adressant à: MM. WINSLOW, LANIER & CIE, à New York. A LA BANQUE CONTINENTALE NATIONALE, à Chicago. A M. HOPE & CIE, à Amsterdam. A M. BROWN, SHIPLEY & CIE, à Londres. AU CONSEIL DE LIQUIDATION DE LA DETTE DE LA VILLE, Chambre 10, Hôtel de Ville, Nouvelle-Orléans, Louisiane, E. U. d'A. 10 juil.—dim mer ved

DEPECHEES Télégraphiques. TRANSMISES A L'ABELLE. La crise chinoise. Ouverture de la campagne républicaine dans l'Ohio. Washington, 8 septembre.—Le sous-secrétaire d'état Hill, qui remplira les fonctions de secrétaire d'état, a autorisé l'annonce qu'un télégramme envoyé de Shanghai le 7 septembre par M. Rockhill, commissaire spécial des Etats-Unis, établit que des missionnaires arrivent de l'ouest et du nord-ouest rapportant que tout est tranquille le long des routes. Cependant il y a des signes de troubles dans plusieurs provinces du nord-ouest. Yongtown, Ohio, 8 septembre.—Les républicains de l'Ohio ont formellement ouvert la campagne présidentielle dans cet état aujourd'hui par une grande parade suivie d'une réunion qui, par l'enthousiasme, l'éloquence et le nombre des participants, a rarement été égalée dans la région. Tout concourt d'ailleurs au succès. Le temps était idéal. Les trois étoiles oratoires, les sénateurs Chaucey M. Depew, J. B. Foraker et Marcus A. Hanna, avaient attiré des milliers de visiteurs de toutes les parties de l'Ohio et de l'ouest de la Pennsylvanie. Les distingués orateurs étaient arrivés de Cleveland à une heure de l'après-midi, et un comité les avait reçus et escortés à la résidence de M. Caleb Wick, où un lunch et une réception impromptue précéderent la parade. L'eau d'Abbita était elle-même sécrétée digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

Put-ce sans sa pression, sous sa main tremblante? S'ouvrit-elle toute seule? Il se retrouva dans le corridor. Et là, débarrassé de cette vision, loin de ces yeux si calmes et si doux, et si pleins de pitié et de mâle fierté... Il essaya son front... Puis, lourd, la tête basse, il entra au salon. A sa vue, Pierre se leva. Il n'a regardé farouche vers le poignard. Et il s'y trompe, au sang rouillé d'autrefois. Il croit que le poignard est rouge du sang de Villefort... —Eh bien! est-ce fait? Gaston ne répond pas... Sa gorge est contractée. Il étouffe. —Remets-toi... Tu as fait justice... notre père est vengé. Moi, je me charge de nous débarrasser de ce corps en le jetant par le hublot... La mer garde notre secret. Il se dirige vers la porte. Dan geste, Gaston l'a arrêté... Alors, il voit l'étrange émotion de son frère... Il saisit le poignard, le regard de près... Il passe même les doigts sur la lame, pour s'assurer. Mais il n'y a rien là... Et pour la seconde fois, ne comprenant pas, il redemande: —Est-ce fait? —Non! —Pourquoi? —J'ai eu peur!

—Peur! Toi! —Oui... Il me regardait doucement, sans haine... il me plaignait... C'était comme un regard d'enfant... et cela était terrible... —Tu as eu peur de frapper! —Oui... Et puis, j'ai entendu, oui, je te jure que j'ai entendu une voix qui me criait: "Assassin!" Alors, je me suis senti faiblir... mes bras étaient morts... Je ne demande pardon... mais je n'ai pas pu, frère, je n'ai pas pu! Et il s'écrouta dans un fauteuil. Il cacha sa tête dans ses deux mains, sans doute pour échapper à l'obstinée vision qui le poursuivait. Sombre, Pierre le regardait, les bras croisés... Il n'eut aucune parole de dureté, aucun reproche... Il s'assimilait trop. Gaston avait laissé tomber le poignard. —Lainé des Girodias le ramassa. Ses yeux eurent un éclat de haine sauvage. —Tu n'as pas osé le tuer parce qu'il te regardait, dit-il. Et haussant les épaules: —Eh bien, moi, j'y vais! Brusquement il sortit. Dans son trouble, Gaston n'avait pas fermé la porte à clef. Pierre entra sans bruit. Et voilà qu'en entrant, en se trouvant dans cette cabine, il lui

sembla, comme à son frère, respirer une atmosphère plus lourde. Puis il tressailla. Il vient d'être frappé par une vision extraordinaire. La vision d'un œil énorme, cycloppéen, qui le regarde. On dirait le regard même de la nature, de l'immensité, du monde entier attaché sur cet homme qui va commettre un forfait en tranchant la vie à un autre homme. Pierre resta effaré devant cette chose qui le surprend, l'immobilise comme surmaturelle, car au premier moment il ne se l'explique pas. Mais la vision cesse. Ce qu'il a vu, c'est le hublot ouvert sur la mer, sur la nuit, sur les lointains obscurs du ciel bleu au ras de l'eau. Et le hublot est éclairé par des rayons de lune. C'était l'œil gigantesque et le regard vitreux du hublot qui l'avait fait frémir et avait soulevé tout à coup chez lui sa conscience... le remords! A continuer.

Feuilleton —DE— L'Abelle de la N. O. 39 Commencé le 17 décembre 1899 L'ŒIL D'OR. PAR JEAN ROLLAND TROISIÈME PARTIE. L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERITIS XIII LE TRIO DES MARQUES. Suite. Don Juan, durant ce colloque

n'avait pu réprimer un geste d'impatience. Pour la sultane un voile d'argent dont Méphisto venait d'élever la compagnie, elle se mit en devoir de suivre le galant séducteur, tout en maintenant entre elle et lui une distance respectueuse. Lorsqu'elle se crut suffisamment éloignée de son amie, l'inconnue qui se suspendait au bras de Satan leva les yeux vers lui et pressant légèrement ce bras: —Que pensez-vous de moi, seigneur Masque, si le vous mettais à contribution et si je vous avouais que j'ai une faveur à vous demander? —Je penserais que si la chose n'était faite de toute éternité, je me damnerais pour vous servir. —Voulez-vous, articula-t-elle rapidement, glisser ce billet au seigneur don Juan? —Pour vous, Satan est tout prêt à se muer en Mercure; confiez-moi le papier. Elle tira de son corsage un petit calepin, en arracha une feuille où elle traça quelques lignes, puis, ayant plié son message, le remit aux mains de son cavalier. —Par grâce au moins, Madame, attendez moi et qu'un sourire me récompense de ma peine. Ce diant, il s'éloigna, fendant la foule, tandis que la sultane murmurait tout en s'éventant du bout de son éventail de marabout: —Il n'était que temps. Espérons qu'une fois averti il sera prudent. Non, il n'a fait pas

qu'ils se bronillent encore. En ce moment, comme deux fantômes, le moins et la nonne passèrent à ses côtés, puis, l'un passant froissé, se portèrent silencieux dans un coin obscur. Pourtant Méphisto avait rejoint don Juan et la Castillane tenu dans sa main un fragment de papier contenant ces quelques mots: "Tenez vous sur vos gardes, on vous épie, la sultane au voile d'argent est Nina Annie." "Signé; UNE AMIE." —Diable! fit don Juan après avoir lu, cette tigresse a donc trouvé moyen de me relancer jusqu'ici! Toutefois, il se contenta de froisser le papier et continua à errer à travers la fête d'une allure dont il accentuait l'indolence. Il s'arrêta de temps à autre pour interpellé tantôt une fée, ici une zingari, là-bas une magicienne... Mais arrivé devant un petit page qui portait avec désinvolture un collier bleu et or il murmura dans une sorte de chuchotement: —Il faut être prudent, on nous surveille. Esquive-toi avant l'heure d'enlever les masques. Je m'arrangerai de façon à te rejoindre. Le petit page ne se le fit pas répéter et, tout le reste de la nuit, don Juan et les deux sultanes continuèrent à errer à tra-

vers le bal, s'observant mutuellement, mais sans résultat. Partout d'ailleurs où les apercevaient, on pouvait être sûr que Méphisto, le pénitent ou la religieuse n'étaient pas loin. En particulier, le grand gaillard qui s'était mis si galement aux ordres de la gracieuse almée paraissait prendre à la retrouver un plaisir de plus en plus vif. Elle semblait avoir fait la conquête de Satan, cette dédicienne sultane. Parfois il la quittait, mais il ne tardait pas à revenir à la belle odalisque reconnaissable à son voile d'or. A la fin, il se trouva devant le bien retiré où s'étaient réfugiés la nonne et le pénitent. Sans doute ceux-là considéraient d'un œil prévenu les pompes et les vanités condamnable de la fête. D'un clignement d'œil, perceptible pour elle seule, il fit signe à la religieuse. Celle-ci se leva, défrépiant la bure de sa robe et de son voile et tandis qu'elle le haine entamait à l'adresse de la belle infidèle quelque sermon un peu dur dont ses rires ponctuèrent les tirades, la nonne et Méphisto s'installèrent à l'écart dans un coin où pour le moment ils se trouvaient seuls. —Attention! murmura le démon d'une voix basse mais résolue; je crois que j'ai les tiens. —Tu tiens qui t'interrogea son interlocutrice presque indifférente. —Eh! ma belle juive, la fa-